

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Voyages au bout des je

France Théoret, *Huis clos entre jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 140 p., 19,95 \$.

Maryse Barbance, *Toxiques*, Montréal, Hurtubise HMH, 2000, 156 p., 19,95 \$

Lisa Carducci, *Maleka*, Montréal, Beaumont éditeur, 2000, 140 p., 24,95 \$.

Marie-Hélène Poitras

Number 102, Summer 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Poitras, M.-H. (2001). Review of [Voyages au bout des je / France Théoret, *Huis clos entre jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 140 p., 19,95 \$ / Maryse Barbance, *Toxiques*, Montréal, Hurtubise HMH, 2000, 156 p., 19,95 \$ / Lisa Carducci, *Maleka*, Montréal, Beaumont éditeur, 2000, 140 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (102), 26–27.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

France Théoret, *Huis clos entre jeunes filles*, Montréal, Les Herbes rouges, 2000, 140 p., 16,95 \$.

Maryse Barbance, *Toxiques*, Montréal, Hurtubise HMH, 2000, 156 p., 19,95 \$.

Lisa Carducci, *Maleka*, Montréal, Beaumont éditeur, 2000, 140 p., 24,95 \$.

Voyages au bout des je

Quand gestes et mouvements naissent de l'intérieur et que deux lettres, j et e, les portent vers un désir de vie.



ROMAN
Marie-Hélène Poitras

HUIS CLOS ENTRE JEUNES FILLES, de France Théoret, propose une critique de l'éducation des filles ou plutôt du manque d'importance accordée à leur éducation au cours des années cinquante. Génération de femmes dont l'accès à l'intériorité a été contrôlé; celui à la soumission, encouragé. Femmes qui n'ont pas eu le loisir de s'éveiller, poussées dans un grand sommeil béat. Filles qui imaginaient la perte de leur virginité inscrite dans les traits de leur visage, enfants forcées à l'humilité, à l'esprit de famille, obligées à l'altruisme.

Révolte intérieure

Là n'est pas la force de ce court roman. Au contraire, le sujet du livre n'a plus aujourd'hui l'effet bombe qu'il aurait pu avoir il y a quelques décennies. L'intérêt vient d'ailleurs.

Ce qu'il y a d'hypnotisant, chez France Théoret, c'est l'écriture, cette sorte de révolte retenue portée par la simplicité d'une voix qui vole en éclats. Les mots arrivent à nous avec une belle pureté, une franchise et une naïveté assumées. Car *Huis clos...*, c'est surtout l'histoire d'une rébellion contre la pensée unique, d'un éveil qui passe par l'apprentissage du langage. Ainsi, la narratrice — une adolescente de 16 ans — s'aventure dans l'écriture d'un cahier « sans ratures », qui devient le passage obligé de la sincérité, le lieu de la souveraineté et de la consolidation de soi.

La plupart du temps, je réussissais à formuler des phrases que je savais intègres. [...] L'insincérité m'inquiétait aussi. Je n'étais pas sincère lorsque je confondais l'écriture avec la confession. (p. 115)

La puce lui vient à l'oreille lorsqu'elle apprend, en lisant, que les mots *pureté*, *bonté*, *beauté* et *vérité* ont aussi leur contraire. Et qu'elle découvre par elle-même l'Histoire avec un grand H qui nous devance, bien qu'on ne juge pas nécessaire de la lui enseigner. Les passages les plus réussis relèvent de la découverte de l'écriture. Ébauches d'un art poétique, ils font éprouver tout le poids des mots, leur cadence et leur force en leur rendant leur sens, en les remplissant de ce qu'ils sont à la racine.

Et c'est ainsi que la narratrice refusera de fréquenter l'école des femmes, insoumise à l'enseignement des religieuses dont le « visage pâle et trop long vidait les mots de leur énergie » (p. 95).

Errances

Une belle découverte que ce *Toxiques* de Maryse Barbance, qui remportait le prix Anne-Hébert 2001 en mars dernier, attribué pour la première fois par le Centre culturel canadien à Paris. Deux *je* s'y entrecroisent : celui de Gabin, un immigrant d'origine haïtienne né d'amours : coupables entre une prostituée et un marin, et celui de Marianne, une Espagnole de naissance, grande âme touchée par la beauté et le charme de celui qui deviendra bientôt un compagnon d'infortune.

De toute évidence, Maryse Barbance est une écrivaine de la ville, de l'ouest du Plateau plus précisément et de la rue Saint-Laurent. C'est Montréal telle qu'on la connaît aujourd'hui, avec ses effets de *gentrification*, sa « faune éclatée, mi-intello, mi-artistique, homo-trans-hétéro du Plateau, scandant des poésies au rythme du djembé » (p. 29) qui vit sous sa plume. Tant et si bien que l'envie nous prend d'aller manger un *smoke meat* sur la Main, d'aller y magasiner les cafetières italiennes... et de traîner *Toxiques* avec soi.

Gabin, véritable chevalier de l'engeance, erre affamé, pauvre, désorganisé, camé ou en manque, avec l'étouffante impression d'avoir été déplacé. D'ailleurs, un des grands mérites de Barbance est d'avoir su éveiller l'empathie du lecteur envers un tel personnage. Son errance est ponctuée de rencontres avec Marianne, « sa blanche », aussi déracinée de la vie que lui. Ils deviennent des étrangers intimes, vont jusqu'à retrouver et chantonner les berceuses de leur enfance, leur solitude s'amarrant l'une à l'autre. Ensemble, ils retrouvent des chemins familiers, se reconnaissent et annulent l'errance intérieure qui leur pèse tant.

Une troisième voix prend parfois le flambeau de la narration et perce ce huis clos intime pour le tirer vers le dehors. Cette structure en trois voix apparaît parfois lourde, surtout au moment du procès qui aurait gagné à être resserré et en début d'histoire.

L'écriture est généreuse, coule de source. La lucidité et la finesse d'observation de Barbance l'amènent à livrer un roman parsemé de descriptions bien senties et d'images rafraîchissantes. Ici, les pivoines sont comme « des bols de sang chaud » (p. 46) et la peau des grands-mères, « plissée et fine comme du papier à cigarette » (p. 52).



France Théoret



Maryse Barbance

Un voyage touchant, mais aussi toxique. Car il nous force à ouvrir les yeux sur ce que l'on a choisi, comme société, de ne plus voir. Voilà un roman qui prend le pouls de son temps, de sa ville et de sa société en refusant courageusement de détourner le regard.

Éveil ?

À côté de ces deux œuvres, *Maleka* paraît très décevant. Écrit par Lisa Carducci, une écrivaine qui n'en est pas à ses premières armes, ce roman met en scène une femme qui s'éveille d'un long sommeil conjugal à la suite d'un divorce... mais s'éveille-t-elle vraiment ? Une chose est certaine, son monde intérieur sera bousculé par des envies de liberté, d'autonomie et de rencontres.

Embrassera-t-elle le monde à la mesure de son désir ? On en doute. *Toxiques et Huis clos entre jeunes filles* invitaient à la rencontre de per-

sonnages forts et faibles à la fois, ayant le courage de leur sensibilité, bien campés. Or, on finit par se lasser de la femme que l'on nous présente ici, rongée par la culpabilité, crédule, dépendante sur le plan affectif, presque masochiste, facilement manipulable et même sexiste. Un sexisme dérangeant qui scinde l'humanité en deux êtres difficilement réconciliables, où les phrases lancées comme des banalités altèrent le plaisir de la lecture. « Les hommes sont habituellement si pressés que leur tendresse perd son charme et se transforme en agression. » (p. 70) Voilà pour la gent mascu-

line. Quant aux femmes, « nous sommes toutes pareilles, nous, les femmes, nous manquons de courage quand il s'agit de l'autre » (p. 102). Et vlan! le sort du monde est réglé. De ce long et difficile apprentissage de l'autonomie, on finit par se demander si la protagoniste retiendra quelque chose.

Malheureusement, il n'y a pas que le personnage principal qui bat de l'aile. La forme, en soi, apparaît peu invitante. Un jour, à la sortie du musée d'Orsay, *Maleka* tombe dans la rue et sombre dans un état comateux. Pour la tirer de sa torpeur, le médecin encourage la lecture de son journal intime par ses trois grands enfants réunis autour d'elle dans le but de la forcer à un éveil de la mémoire et éventuellement du corps. Ils sont donc là, indiscrets et sans remords, les mains plongées dans ses tripes, à éplucher les épisodes de la vie de cette mère malade qu'ils n'avaient jamais imaginé femme. Devant un tel spectacle, le lecteur se sent mal à l'aise en raison de la transgression de l'intimité du personnage jusqu'à l'acharnement à fouiller sa vie amoureuse.

De plus, comment se fait-il que Lisa Carducci, grande voyageuse ayant vécu en Italie, en Chine et au Canada, n'arrive pas à nous faire sentir l'Espagne dans laquelle elle transporte son personnage ? Pourquoi faire voyager *Maleka* si c'est pour nous donner l'impression que, là-bas ou ici, c'est du pareil au même ? Et cette remarque vaut pour plusieurs scènes. Si on nous emmène voir un spectacle, c'est pour qu'on le vive par la procuration du roman... Impression amère d'être tenu pour crédule, que l'auteur ne fait pas appel à nos sens. Nous voudrions éprouver, mais on ne nous le permet pas.

Le roman pourra plaire à des gens qui vivent la même chose et souhaitent une lecture cathartique. Sinon, *Maleka* ne tient pas la route.



Lisa Carducci

LES HEURES SABLE

Christine Dumitriu van SAANEN

Coédition avec Libra (Roumanie)

Une poésie lucide qui donne accès à l'intuition pure du temps qui s'espace et dont les mots cisèlent avec étonnement et sensibilité les grands concepts du savoir scientifique contemporain.

Poèmes choisis

103 pages, 14,95 \$

SANG MÊLÉ

Irina EGLI

Une histoire balayée par la brise de la Mer Noire et par la décadence d'un monde profane, amoral et cruel. Les personnages sont des victimes plus ou moins consentantes d'une damnation héréditaire qui atteint les formes extrêmes de la destruction.

Roman

300 pages, 26,95 \$

LE RIDEAU JAUNE

Lisa CARDUCCI

La vie est-elle un roman? Le roman constitue-t-il ce qu'il y a de plus vrai dans la vie? Schizophrénie? Fantôme? L'histoire d'amour raconté par Lisa Carducci n'a-t-elle d'autre issue qu'elle-même?

Roman

269 pages, 23,95 \$

LES VENTS FOUS

Gervais POMERLEAU

Le juge n'a pas retenu un seul des chefs d'accusation contre Karl Kemp. Ni les meurtres au premier degré, ni le délit de fuite, ni même la possession d'armes prohibées. Malgré la confession librement signée par l'accusé!...

Roman

217 pages, 22,95 \$

HISTOIRE, FABLES ET THÉORIE DU TAI CHI CHUAN

Irving LEONG

Traduction de Marie Desjardins

On y trouve une histoire concise de Tai Chi, une théorie simple et intelligible des principaux principes de cet art martial et la première traduction en français des fables chinoises du Tai Chi Chuan, datant du VI^e siècle.

Récit

103 pages, 18,95 \$

DE LA FRANCOPHONIE QUÉBÉCOISE À LA FRANCOPHILIE INTERNATIONALE

Axel MAUGEY

Ce volume renferme de très nombreuses informations et explore bien des pistes sur les actions du Québec et de la France dans le cadre de la Francophonie, ainsi que sur la Francophilie, réalité en vérité ancienne autant que moderne.

Essais

177 pages, 19,95 \$

PAR L'ŒIL DU DIRE...

Sylvain RIVIÈRE

«Surtout, ne rien attendre de personne, écrire pour soi d'abord, pour se donner une route, un chemin à suivre avec la naïveté, qui reste la plus belle arme, de croire que ce chemin à suivre mène irrémédiablement au pays à faire...»

Collection MEMORIA

113 pages, 19,95 \$